



(ALBAN KAKULYA POUR LE TEMPS)

En bas de chez moi, le Bout du Monde

ZINC Le bistrot et salle de concert veveysan a décidé d'ouvrir sa terrasse pour continuer à jouer son rôle de lieu de rencontre. Et alors que son équipe s'active, on s'immerge précisément dans cela: les fonctions sociales du bistrot, dont on semble avoir plus besoin que jamais

MARION POLICE
@marion_902

En bas de chez moi, c'est le bout du monde. Enfin presque. Je sors et, après quelques enjambées, j'atteins la terrasse en bois et la devanture rouge carmin du Bout du Monde, un bistrot et une salle de concert bien connus à Vevey. Et même au-delà. Son équipe s'active alors que les piles de chaises somnoient encore. Réouverture le lendemain, mercredi, après trois mois d'arrêt. Pour combien de temps? Qui sait.

«On fait le pari», soupire Frédéric Vallotton – Fred, pour les intimes. Il a cofondé le lieu il y a dix-sept ans, avec une quinzaine de copains. Assis devant sa tasse de café, coudes sur les genoux, il explique qu'au vu de la situation financière plutôt précaire du bistrot, le rouvrir est surtout une manière d'assurer son rôle de lieu social. «C'est sûr qu'il y a les contraintes sanitaires et la réalité des chiffres, on va essayer de fonctionner sans perdre trop. On le fait pour des gens comme Bertrand», par exemple.

Bertrand, c'est un octogénaire veuf et sans enfants, qui habite le quartier. Ce bistrot, c'est son lieu de vie, c'est là qu'il voit du monde. Depuis une année, il ne sort plus beaucoup. Ou alors en pantoufles sur le pas de la porte. «Dès qu'il a appris qu'on allait rouvrir, il est venu nous voir. On sent que c'est très important pour lui, et ça, ça va au-delà des chiffres», poursuit Frédéric, en tirant sur sa cigarette. Le soleil lui fait plisser les paupières.

Bistrot multi-usage

Car «la première erreur, c'est de penser que l'on va au bistrot pour boire». Ce postulat valaisan Gabriel Bender qui le pose. Selon le maître d'enseignement à la HES-SO Valais-Wallis et auteur de l'ouvrage *Bistrot. Ombres et lumières* (Ed. Monographic), «On s'y rend pour un tas d'autres raisons, la consommation de boissons permet simple-

ment d'y entrer. Les usages du bistrot sont très différents en fonction des âges, des genres et des statuts sociaux. Certains y vont pour être seuls, d'autres viennent précisément rencontrer du monde. On joue aux cartes, on lit les journaux. On apprécie le spectacle de la rue. C'est quand on nous retire ces espaces que l'on réalise leur importance: où vais-je attendre entre deux rendez-vous? Où puis-je me mettre à l'abri? Le café est un lieu hybride, à la fois privé et public, comme un prolongement de chez soi, tout en n'étant pas ce chez-soi. C'est ce qui donne sa richesse.»

Une richesse qu'Ousmane*, en quête de travail, porte en estime. «Je suis là presque tout le temps! Ma foi, c'est la vie, pour le moment. Ici, je me sens bien.» Pour ce géant au bonnet gris, le Bout du Monde représente à la fois un îlot de calme duquel il écoute les nouvelles de son Sénégal, un refuge en attendant de partir en quête d'un lit pour la nuit, et un lieu où il sait qu'il trouvera des visages connus.

Les bars sont donc «des «débits de parole» plutôt que des débits de boissons», comme écrit le sociologue. Et Frédéric renchérit: «Ici, on a des débats. C'est un lieu qui permet, par exemple, une rencontre entre un cadre de Nestlé et un jeune rebelle de 16 ans. Ça évite les problèmes que l'on observe actuellement sur les réseaux sociaux. Parce que tu es face à face, il y a une sorte d'équi-

libre qui se crée.» Derrière lui, adossé à la façade, Arthur glousse. Sous ses boucles blondes, cet étudiant en lettres a appris le service «sur le tas». «Viens t'asseoir un peu», lui enjoint Fred. Le jeune homme se laisse tomber sur une chaise, et confirme: «Ici, tu peux croiser beaucoup de gens qui ne pensent pas comme toi, notamment quand des musiciens viennent d'un autre coin de la planète. C'est ça qui est bien.»

Il vient de remplir les frigos et de terminer le nettoyage de la salle principale, qui exhale désormais des senteurs savonnées. Sous les illustrations placardées, dont une de l'artiste Krum, habitué des lieux, l'équipe du Bout du Monde a installé quelques tables où reposent des coffrets de bières spéciales et des t-shirts. «Des petits plus pour nous aider, parce que des consommations en terrasse c'est bien, mais insuffisant pour tourner actuellement», commente Fabrice Guignard, qui achève d'afficher les consignes de l'OFSP. Fabrice a quitté le domaine du travail social il y a quatre ans pour le Bout du Monde. «Ici, c'est aussi du social et c'est comme une autre famille», glisse-t-il rayonnant dans sa salopette bleue.

Cette analogie entre café et famille, l'historien Jean Steinauer l'analyse et s'en amuse dans sa contribution à l'ouvrage *Au café. une soif de société*, un volume collectif publié à l'occasion de l'exposition homonyme qui s'est tenue, en 2018, au Musée d'art et d'histoire Fribourg (MAHF). «Le café rassure. [...] On y retrouve sa famille, la vraie, celle qu'on rêve. Deux hommes pour une femme, ou deux femmes pour un homme, c'est le triangle de base de la comédie qu'on s'y joue», écrit-il. Verena Villiger, qui dirigeait le musée à l'époque, développe cette idée: «Lorsque les cafés étaient encore des bastions masculins, les hommes venaient et trouver des amis, des serveuses avenantes et pas d'enfant dont s'occuper. [...] Quant à la figure paternelle du patron, ou maternelle de la patronne, ce n'est pas réellement celle d'un parent: vous payez ses services, il ou elle ne vous grondera jamais et écoutera vos histoires.»

Les temps ont (un peu) changé. Même si, au Bout du Monde – qui fonctionne sans réelle hiérarchie –, certaines figures se démarquent, à l'image de Maria Iosco, adepte des clins d'œil adressés entre deux foulées énergiques. En fin de journée, elle s'assure que la liste des courses est prête; elle officie, entre autres, en cuisine. Et alors qu'elle quitte la terrasse, elle lance de sa voix rauque: «J'ai pas d'histoires à raconter moi, je les vis!»

Espace d'intégration

Mercredi matin, un soleil pâle s'est levé sur le jour J. Attablés à l'ombre des arbustes dont ils ignorent le nom, Fabrice et Patrick discutent des dernières tâches avant l'ouverture: purger les fûts, organiser les fonds de caisse. Entre deux expulsions de fumée, Patrick Chevalley se présente: il «s'occupe de ce que personne ne veut faire». Musicien au bénéfice d'une formation d'employé de commerce, il sait dompter «l'administratif». Comme pour valider ses propos, le facteur, arrivé en coup de vent, dépose un paquet de courriers dans ses mains. Mais il n'a pas le temps d'en prendre connaissance que Frédéric, prestement descendu de son vélo, s'empare de la papperasse. Tout un ballet. «T'as pris mon courrier? Ma seule prérogative?» Il a les yeux taquins. On sent le trio partagé entre bonne humeur et un soupçon d'amiabilité, «on croise les doigts», car l'orage est annoncé dès 18h. Mais ils savent qu'ils pourront compter sur les habitués. Gérard, le coiffeur installé 30 mètres plus loin, a fait sursauter Fabrice plus tôt dans la matinée: «Je serai là cet après-midi!» Anais aussi, l'une des premières bénévoles aux concerts du Bout du Monde, débarquée à Vevey il y a quinze ans. A l'époque, étudiante sans le sou, on lui offrait souvent son verre. Le bistrot est devenu son principal cercle social. «J'ai souffert qu'on me le retire», dit-elle doucement.

C'est une des vertus cardinales du bistrot, que Gabriel Bender a décodifiée: sa dimension intégrative. «Pour s'intégrer dans la société, il faut entrer dans les institutions, qui sont plus ou moins ouvertes.

Entrer dans un parti politique, c'est plus compliqué que de pousser la porte d'un bistrot, où vous pouvez développer votre capital social avec peu de ressources. Quelques francs suffisent pour s'offrir un café.»

«Je me laisse déborder par l'enthousiasme»

Peu après l'ouverture, sur le coup des 17 heures, les tables sont remplies. On n'entend même plus la complainte des voitures, et à peine la salsa diffusée depuis l'intérieur. Fabrice valse avec son plateau, euphorique. «Je me laisse déborder par l'enthousiasme!» Ça va et ça vient, de tous les âges, les uns et les autres acclamant le retour de «l'équipe» du Bout du Monde, saluant une connaissance assise plus loin. Un instant, le ciel se rabougrit, et l'on craint l'averse... mais les nuages passent leur chemin. On trouve des arrangements tout en respectant les mesures: ainsi, le fameux Bertrand arrivé plus tôt avec son Canard sous le bras et son petit bonnet, accueille volontiers deux compagnons sur un coin de table.

Et à mesure qu'ils parlent, le crépuscule, puis la nuit, avalent lentement la rue. Le houblon a succédé au marc et les voix se font plus fortes. Si la boisson est le prétexte, l'ivresse guette tout de même, participant au lâcher-prise que l'on vient aussi chercher. L'Histoire ne dit pas autre chose. «Il y a l'alcool, le fait de ne pas être chez soi, de ne pas être observé par les membres de la famille. Le café, pour ces raisons, a souvent été perçu dans la littérature comme un terrain glissant. Vous pouvez glisser vers des fréquentations peu recommandables, vers l'ivresse, les jeux d'argent... Vers le vice, en quelque sorte», expose Verena Villiger. Mais ce soir-là, alors que les éclats de rire s'étonnent dans les vibrations des bongos, le Bout du Monde n'a rien d'un concentré d'exces. Seulement d'une fête de retrouvailles, d'un microcosme dont les frontières sont grandes ouvertes, afin que toutes les histoires puissent y commencer. ■

* Prénoms d'emprunt

«La première erreur, c'est de penser que l'on va au bistrot pour boire»

GABRIEL BENDER, SOCIOLOGUE